

Port Acadie

Revue interdisciplinaire en études acadiennes
An Interdisciplinary Review in Acadian Studies



Les prêtres et religieux et la culture populaire en Nouvelle-Angleterre

Normand Beaupré

Number 24-25-26, Fall 2013, Spring–Fall 2014

L'Apport des prêtres et des religieux au patrimoine des minorités :
parcours comparés Bretagne/Canada français

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1019145ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1019145ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université Sainte-Anne

ISSN

1498-7651 (print)

1916-7334 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaupré, N. (2013). Les prêtres et religieux et la culture populaire en Nouvelle-Angleterre. *Port Acadie*, (24-25-26), 386–394.
<https://doi.org/10.7202/1019145ar>

Article abstract

Depuis les débuts du xx^e siècle, il y a eu plusieurs prêtres et religieux/religieuses qui ont contribué à la propagation de la culture populaire chez nous, tels l'abbé Adrien Verrette, le père Henri d'Arles, soeur Solange Bernier et soeur Mary-Carmel Therriault. Ils ont su partager leurs connaissances sur la langue, l'histoire et l'héritage d'une collectivité dénommée franco-américaine. Grâce à eux, l'héritage des Franco-Américains a été préservé jusqu'à la quatrième sinon la cinquième génération et les résultats de l'assimilation furent éloignés.

cherchant à déstabiliser son lecteur/auditoire, les deux suivants semblent plus apaisés, le regard porté sur le peuple breton plus tolérant, voire attendri et généreux¹⁴³.



Nelly Blanchard

143. Fañch Morvannou, *op. cit.*



Normand Beaupré

Les prêtres et religieux et la culture populaire en Nouvelle-Angleterre

Normand Beaupré
Université de la
Nouvelle-Angleterre à Biddeford

Résumé

Depuis les débuts du xx^e siècle, il y a eu plusieurs prêtres et religieux/religieuses qui ont contribué à la propagation de la culture populaire chez nous, tels l'abbé Adrien Verrette, le père Henri d'Arles, sœur Solange Bernier et sœur Mary-Carmel Therriault. Ils ont su partager leurs connaissances sur la langue, l'histoire et l'héritage d'une collectivité dénommée franco-américaine. Grâce à eux, l'héritage des Franco-Américains a été préservé jusqu'à la quatrième sinon la cinquième génération et les résultats de l'assimilation furent éloignés.

En premier lieu, je dois vous admettre que je ne suis pas un scientifique. Mon domaine est celui du littéraire. Je suis écrivain et publie des romans, des contes et des pièces de théâtre. C'est alors que je vis de l'imaginaire puisque la créativité, pour moi, demeurera toujours la clé de l'œuvre du raconteur. Un Québécois m'a dit un jour, après avoir lu quelques-uns de mes livres, que j'étais bon raconteur. À mon avis, raconter c'est le geste le plus humain, car il monte au-delà de la civilisation même. Les contes, les légendes, et les traditions populaires m'intéressent beaucoup. Mon premier livre portait sur les sculptures sur bois d'un vieil émigré du Québec chez nous, *L'Enclume et le couteau - The Life and Work of Adélarde Côté Folk Artist*. C'est une œuvre bilingue. J'ai aussi écrit des contes et des légendes tels *Lumineau* et préparé l'anthologie *Voix francophones de chez nous, contes et histoires*. Et puisque, à mon avis, la parole est le pivot des traditions populaires, je sens que je m'approche de l'ethnologie quand j'écris des contes et une pièce de théâtre telle *La Souillonne, monologue sur scène* et sa suite, *La Souillonne deusse*. Ces deux œuvres sont écrites en dialecte franco-américain qui se rattache aux attributs linguistiques québécois et acadiens. Je constate que je suis, tout probablement, le seul et le dernier Franco-Américain qui écrit des œuvres littéraires en français chez nous. La plupart de mes compatriotes francophones écrivent en anglais. Je me trouve donc écrivain, chercheur, raconteur, et manieur de la parole. Alors, je me sens à l'aise en vous adressant la parole ce matin, vous qui

êtes chercheurs et collectionneurs, et des scientifiques axés sur le langage du peuple et la tradition populaire. Passons maintenant au sujet précis qui m'a été confié.

Existons-nous ou pas ? Je veux dire, nous, les Franco-Américains. C'est la question pertinente à se poser avant que je franchisse le pas entre le Canada français et la Nouvelle-Angleterre, surtout entre la France et le nord-est des États-Unis. Je me rends compte que plusieurs de nos cousins français et canadiens ne nous connaissent pas. Il paraît que les générations franco-américaines subséquentes à la première et à la deuxième se sont échappées furtivement sous le processus de l'anglicisation de l'Amérique du Nord. Mais nous existons, nous, rejetons de la grand-mère et de la mère patrie. Nous sommes, de moins en moins, nombreux, mais nous existons, pas simplement par notre présence démographique, mais aussi et surtout par nos efforts de survivre et d'exister en tant que francophones. C'est vrai que la langue semble s'évaporer parmi nous, mais elle n'est pas complètement disparue. Contrairement à ce que proclamait l'abbé Lionel Groulx en 1952 dans son *Histoire du Canada français*, les États-Unis ne sont pas [devenus] le cimetière de la race. Nous sommes plutôt son reliquaire. Je ne viens pas aujourd'hui me pâmer sur la question d'existence ou de relation entre la France et le Canada français. Je viens vous apporter le témoignage d'un francophone qui s'est toujours reconnu français d'âme, québécois de cœur, et américain de nerfs et de chair. La culture populaire et ses traditions ont toujours eu une place importante dans mon avoir culturel. Je suis du peuple et le serai toujours malgré mon éducation formelle, mon travail universitaire, ainsi que mes écrits publiés. Je dis malgré, mais je devrais dire plutôt en harmonie avec toute cette formation intellectuelle et culturelle. Ceci dit, je passe maintenant au sujet qui m'a été confié : les prêtres et religieux et la culture populaire en Nouvelle-Angleterre, et devrais-je ajouter, francophone.

Dans mes recherches sur le rôle des prêtres et religieux dans leur détermination de promouvoir la culture populaire en Nouvelle-Angleterre, je dois vous admettre que je n'ai rien, ou très peu, trouvé en ce qui concerne le clergé et les religieux d'aujourd'hui en matière de culture populaire. On peut certainement avancer la question de la baisse des vocations, mais l'atténuation de l'investissement de soi dans la culture populaire francophone chez nous va au-delà de la vocation et de la langue, et une recherche particulière s'imposerait ici. Voilà un travail pour quelqu'un qui cherche le sujet d'une thèse de doctorat ou d'un bouquin à publier. Je dois admettre que la ligne entre l'intérêt intellectuel et culturel et la participation à la culture populaire est souvent très fine chez nos prêtres et religieux, la plupart immigrés au début du vingtième siècle. C'est le siècle où s'opéra la plus forte émigration du Canada français vers la Nouvelle-Angleterre, et

l'apparition de l'œuvre missionnaire francophone des prêtres et religieux chez nous. C'est aussi le siècle où les première, deuxième et même troisième générations franco-américaines s'impliquèrent avec ardeur dans l'œuvre du prêtre et du religieux ou de la religieuse en tant que ministre de la parole de Dieu et avocat de la parole du peuple francophone et sa culture. Il est difficile de tracer une seule ligne qui manifeste l'aspect unique de la culture populaire chez nous. Aussi, ferai-je mon possible pour vous présenter l'œuvre culturelle du prêtre et du religieux et de la religieuse, tout en vous signalant les aspects populaires.

J'ai bien découvert dans mes recherches et mes connaissances du prêtre et du religieux et de la religieuse qu'ils étaient des gens tout à fait dévoués et convaincus, et maintenaient une ardeur remarquable pour leur culture et leurs traditions. Je fus et je serai à jamais étonné, car je leur dois mon admiration et ma reconnaissance en tant qu'héritier de leur travail chez nous.

Je dois dire, à ce point, que la culture populaire ne fut pas ou presque pas célébrée et recherchée par nos prêtres et religieux franco-américains faute d'un intérêt primordial ou de l'absence de raisons pour son avancement. L'éducation et la formation de ces individus semblent avoir tamisé les valeurs de la culture populaire chez nous. Il me semble que, à cause du ministère religieux et de l'épanouissement de la culture savante chez nous dans les années trente, quarante, cinquante et même soixante, on n'avait pas apparemment accordé la primauté à la culture populaire. Après les années soixante, le rôle et la participation du prêtre et du religieux à la culture populaire sont nuls ou presque. Cependant, il existe des moments glorieux, dirais-je, dans notre histoire à nous, Franco-Américains. Je ne peux repasser en détail la contribution des gens dont je vous parlerai, mais soyez assurés que je vous donnerai les points saillants de leur vie et de leurs œuvres touchant à la culture francophone chez nous, élevée ou savante autant que populaire.

Adrien Verrette

Je commencerai avec monseigneur Adrien Verrette qui fut un zélé défenseur de la langue et promoteur de toute communication francophone, écrite et orale. Il est né en 1897 à Manchester, New-Hampshire à l'époque où la Franco-Américanie était en pleine croissance. Ordonné prêtre en 1921 par M^{gr} Georges-Albert Guertin, premier évêque franco-américain de Manchester, il devient vicaire et puis curé de plusieurs paroisses au New-Hampshire. Profondément intéressé à l'histoire, il se livre aux recherches sur le fait français en Amérique. Son presbytère se transformera en un véritable dépôt d'archives de la Franco-Américanie dans les années 1940. Simple curé franco-américain, il devient par la force des choses le

successeur de deux grands prélats qui ont honoré l'Église et les lettres canadiennes. Cette succession a été voulue, méditée, votée librement par des représentants de tous les groupes français d'Amérique : Louisianais, Franco-Américains, Ontariens, Acadiens, habitants des prairies de l'Ouest, gens du Québec dont les recteurs de trois universités : Laval, Montréal, Ottawa. En 1949, il est élu président de la Société historique franco-américaine et, la même année, président du Conseil de la vie française en Amérique. Comme président, il porte l'encouragement à tous les groupes depuis l'Acadie, la Louisiane jusqu'au Pacifique prêchant la solidarité qui doit unir la grande famille française d'Amérique.

L'abbé Verrette est collectionneur. Il achète des livres en France et au Québec pour les lire d'abord et ensuite les confier à la bibliothèque de l'Association canado-américaine de Manchester. Il s'est entretenu avec le sculpteur et artiste québécois, Alfred Laliberté, et encouragea l'Association à se procurer quelques sculptures de cet artiste, puisqu'il trouvait que le sculpteur avait bien réussi à reproduire la culture populaire. Monseigneur a aussi connu Marius Barbeau, spécialiste du folklore québécois, et s'est entretenu avec lui. Il a écrit des études sur lui, car il voulait instruire les Franco-Américains de cette présence importante dans leur vie. Il encouragea aussi les séances de théâtre dans les écoles et les saynètes folkloriques dans les réunions de groupes francophones. Robert Perreault, écrivain de chez nous, se souvient d'avoir joué le rôle de Dollard des Ormeaux dans une pièce de théâtre proposée par le curé Verrette. Monseigneur rédigea *La Vie franco-américaine* de 1938 à 1952, un documentaire sur tout ce qui se passait en Nouvelle-Angleterre – en somme, les faits et les gestes franco-américains. Comment se mettait-il au courant de tout en Nouvelle-Angleterre ? demandais-je à Robert Perreault. Simplement en achetant tous les journaux francos dont il découpait les articles, qu'il croyait avoir une valeur culturelle, et les collait dans des grands albums. Il a tout collectionné sur l'affaire de la Sentinelle, ce mouvement nationaliste issu du Rhode-Island.

Monseigneur Adrien Verrette est un bel exemple du collectionneur, écrivain, chercheur, et leader qui a certainement influencé l'éclosion de la francophonie en Nouvelle-Angleterre. La collection Adrien-Verrette qui était logée à la bibliothèque de l'Association canado-américaine pendant plusieurs années est maintenant conservée au collège Saint-Anselme de Manchester, New-Hampshire, depuis la fermeture de cette bibliothèque en 2010. Monseigneur s'est éteint en 1993.

Henri d'Arles

Henri d'Arles a changé son nom de Beudet à Beudé et, par la suite, a adopté le nom d'Arles parce qu'un jour il rencontra Frédéric Mistral et

l'admira tellement qu'il prit le nom d'Arles¹. Il fut ébloui surtout de l'attachement de Mistral à la langue du peuple, la langue occitane. Henri d'Arles naquit à Princeville, comté d'Arthabaska, au Québec, en 1870 d'un père qui était de descendance bretonne. Sa mère était d'extraction acadienne. Il entre dans l'ordre de Saint-Dominique puis est ordonné prêtre en 1890. Par la suite, il est attaché à plusieurs couvents dont ceux de New-York, de Lewiston, Maine, de Fall-River, Massachusetts, et de Goffstown, New-Hampshire. Il quitte l'ordre de Saint-Dominique et devient prêtre séculier afin de s'impliquer plus profondément dans la culture francophone. Il est reconnu pour ses œuvres poétiques, ses voyages à Rome et en France ; il s'intéresse beaucoup à l'histoire acadienne et en fait quelques études, dont son important travail intitulé *Acadie*. Henri d'Arles meurt en 1930.

Armand « Spike » Morissette

Armand Morissette naquit en 1910 et fut ordonné prêtre oblat de Marie-Immaculée en 1935. Il fut prêtre du peuple et ami de Jack « Ti-Jean » Kerouac. Il rencontra Kerouac à Lowell, Massachusetts, en 1936 et l'encouragea à réaliser son rêve de devenir écrivain. C'est lui qui a dit la messe des funérailles de Kerouac alors que tous les autres prêtres refusaient de le faire. Le père Morissette reçut la Légion d'honneur pour ses efforts pendant la Deuxième Guerre mondiale, et un peu plus tard la Croix de Lorraine. Il n'a rien publié, mais, en tant que l'ami intime de Kerouac, il fut de son vivant une ressource importante pour les chercheurs de la culture populaire, et les écrits de Jack Kerouac. Le père Morissette est décédé en 1991.

Le frère Wilfrid

Né Arthur Garneau à Arthabaska, Québec, en 1879, il entre dans la communauté des frères du Sacré-Cœur. En 1897, il fut assigné à l'école Saint-Louis-de-Gonzague à Nashua, New-Hampshire, où il passa onze années. Il s'intéressa vivement aux origines françaises de l'Amérique ; il fouilla avidement la « petite histoire des nôtres » et il éveilla chez ses élèves l'amour du parler français, les incitant à la perpétuation des traditions ancestrales. Il se lança dans son « Calendrier patriotique » de portée historique et culturelle où il relevait les contributions françaises à la civilisation américaine. Ce fut un religieux qui sut réaliser ses convictions et ses rêves basés sur la culture traditionnelle des Franco-Américains. Il est mort après 1946.

1. Il n'est pas inutile de rappeler ici que Mistral a créé le Museon Arlaten (« Musée d'Arles » en provençal) qui est consacré à l'ethnographie de la Provence.

A.-M. Bégin

Originaire de Mégantic, comté de Frontenac, Québec, le père du futur dominicain crut bon, en 1911, d'émigrer aux États-Unis avec sa famille et s'installa à Lewiston, Maine. Le père Bégin devint missionnaire auprès des Amérindiens du Maine. Plus tard, il s'intéressa à la généalogie et rencontra le franciscain Archange Godbout, fondateur de la Société généalogique canadienne-française et auteur de livres indispensables à tout véritable chercheur. Autodidacte, le père Bégin s'intéressa à la culture et aux traditions populaires des Franco-Américains. Reconnu pour sa participation aux cercles d'études impliquant les jeunes et s'attachant à leurs activités culturelles, le père Bégin est décédé dans les années cinquante.

Thomas-Marie Landry

Né au Massachusetts en 1909 et ordonné prêtre chez les dominicains en 1933, le père Thomas-Marie Landry fut d'abord titulaire de la chaire de philosophie sociale au collège dominicain d'Ottawa, avant de s'installer à la cure de la paroisse Sainte-Anne de Fall-River au Massachusetts en 1942. Il fit partie de toutes les assemblées nationales d'importance dans les années quarante, jusque dans les années soixante. Il sut apporter toutes ses ressources à la rédaction du « Manifeste franco-américain » lors du centenaire de Worcester au Massachusetts. Il a largement contribué à éveiller chez les francophones de la Nouvelle-Angleterre une conscience plus aiguë de leur héritage culturel. Il fut un humble travailleur en faveur de la culture de ses concitoyens francophones, et il sut leur inspirer la ferveur de ses convictions. Il est mort à Fall-River en 1996.

Mary-Carmel Thériault

Elle est née à Lille, une petite commune au nord de l'État du Maine, et devint sœur de la Merci de Portland, Maine. Elle est l'auteur de *La Littérature française de Nouvelle-Angleterre* (1946), l'une des premières œuvres importantes sur les Franco-Américains. L'érudit médecin, Gabriel Nadeau de Rutland, Vermont, dans sa préface importante, pose d'abord la question : « Y a-t-il une littérature française en Nouvelle-Angleterre ? » ; et puis il répond par l'affirmative s'appuyant sur les révélations du livre de sœur Thériault. Le père de la religieuse était d'ascendance acadienne alors que sa mère était canadienne-française. L'œuvre de sœur Thériault demeure aujourd'hui un des piliers de la documentation qui porte sur la Franco-Américanie.

Solange Bernier

Native de Sanford, Maine, Solange Bernier, religieuse ursuline, fut institutrice au niveau secondaire pendant plusieurs années. Elle a reçu sa

maîtrise en histoire et culture québécoise de l'Université Laval dans les années soixante-dix. Elle était connue pour son enthousiasme et son zèle culturel en ce qui concerne son héritage et les traditions populaires. Elle a passé des semaines à mettre sur scène des pièces de théâtre québécoises telles que *Tit-Coq* de Gratien Gélinas, *Le Temps des lilas* et *Un simple soldat* de Marcel Dubé à l'école secondaire Saint-Dominique à Lewiston, Maine. Elle a fait plusieurs voyages à Québec avec ses élèves afin de les plonger dans la culture francophone québécoise. Elle leur expliquait pourquoi la culture populaire était importante dans leur vie et dans leurs études du français. J'ai connu personnellement mère Solange, alors que le programme de français au collège Saint-François à Biddeford, où j'enseignais, était associé au programme de Saint-Dominique. J'atteste donc de son attachement au travail auprès des jeunes et de son grand intérêt pour la culture populaire québécoise et franco-américaine. Elle est décédée en 2007.

Le frère Jean-Raoul

Il m'importe d'inclure ici le nom de ce religieux parce qu'il a touché ma vie d'une manière culturelle permanente. Le frère Jean-Raoul naquit au Vermont en 1921 et entra en communauté chez les frères du Sacré-Cœur d'Arthabaska au Québec en 1934. En plus d'être enseignant, il était violoniste et artiste accompli. Je l'ai connu à Biddeford, Maine, à l'école Saint-André où il enseignait la septième année. C'est là qu'il composa sa chanson franco-américaine, « Franco-Américains par survivance... », dans laquelle il ajouta tous les noms français des élèves de sa classe : « Gagné, Petit, Beaupré, Tardif, Fleurent, Lemieux, Blanchette, Gaudette, Charette, Roux, » etc. Il est décédé à la maison provinciale de Pascoag Rhode-Island en 2001.

Richard Santerre

Richard Santerre vit encore de nos jours et réside tout près de l'université Harvard au Massachusetts où il a pris sa retraite tôt à cause de la maladie. Écrivain, et plus tard devenu prêtre sous l'influence de M^{gr} Verrette, il fut impliqué dans la culture franco-américaine dès l'âge de 15 ans. Il obtint son doctorat en études franco-américaines et il enseigna à l'université du Massachusetts à Amherst. Il est l'auteur de *L'Histoire de Saint-Jean-Baptiste de Lowell, Massachusetts* terminée en 1963, mais qui ne fut publiée qu'en 1988. Son œuvre la plus importante est son *Anthologie de la littérature franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre* publiée en 1981 en neuf volumes. L'œuvre de Richard Santerre est une des ressources importantes de la littérature francophone chez nous.

* * *

Je dois admettre que les contributions culturelles des personnes citées dans mon propos ne font trop souvent qu'effleurer la culture populaire des francophones de la Nouvelle-Angleterre. Cependant, ces prêtres, religieux et religieuses font partie des pionniers de chez nous dont l'œuvre et la conviction sont à la base de notre patrimoine culturel franco-américain. Sans eux, nous ne serions certainement pas avancés dans ce domaine. Cependant, il faut croire qu'ils furent attentifs à leur idéal d'embrasser la culture savante française plutôt que de s'abaisser aux manifestations et écrits populaires de l'époque où ils vivaient, car il fallait, à tout prix, ne pas trop dévoiler ce que les Français et même les Québécois appelaient, à ce moment, le « mauvais français » de chez nous en Nouvelle-Angleterre. Longtemps on a trop souvent déploré le dialecte et tout ce qui s'attachait à la culture du peuple. Il fallait donc devenir de plus en plus comme ceux qui nous avaient précédés en tant que modèles exemplaires aux pays des ancêtres. La route de la culture et des traditions populaires ne nous a été pleinement ouverte qu'après des années d'efforts et de témoignages que nous, francophones de la Nouvelle-Angleterre, nous existions, non pas dans la marge, mais pleinement dans le corps même de la francophonie universelle. Malheureusement, le nombre de prêtres et de religieux diminue de plus en plus, alors que ceux qui restent ne semblent pas s'investir dans la sauvegarde de notre culture et de nos traditions populaires. Nonobstant les difficultés du maintien de la langue et de la culture, l'effort n'est pas perdu, car il y a, de nos jours, des laïques qui continuent à travailler, à écrire et à persuader les autres que la culture et les traditions populaires des francophones de la Nouvelle-Angleterre sont effectivement vivaces et vivantes. Il importe à ce moment-ci, en Nouvelle-Écosse francophone, de signaler ouvertement que nous, Franco-Américains, nous existons. La preuve en est que je suis parmi vous aujourd'hui grâce à la bonne volonté de Jean Simard qui a bien voulu suggérer mon nom pour ce colloque. Vivent les efforts tenaces des gens comme lui qui œuvrent dans le champ de la culture populaire !